

Charles Darwin et la question du racisme scientifique

Actuel Marx, n°38, 2005/2

Gérard MOLINA

Charles Darwin (1809-1882) était-il social-darwinien, raciste et eugéniste ? Sa théorie de l'évolution, validée par la biologie moderne qui opéra la synthèse avec la génétique, implique-t-elle ce type de positions idéologiques ? Est-elle un produit et une réverbération de préjugés sociaux ? Marx, dont l'opinion sur le darwinisme fut ambivalente, écrivit à Laura et Paul Lafargue : « C'est la lutte pour la vie dans la société anglaise [...] qui a conduit Darwin à découvrir que la lutte pour la vie est la loi qui prévaut dans le monde "bestial" et végétal »¹. Par une singulière ironie, des anti-marxistes partisans du darwinisme social et des anti-darwiniens favorables à l'harmonie sociale n'ont cessé de reformuler ce point de vue pour approuver ou pour dénoncer Darwin.

Que la dimension anthropologico-sociale du darwinisme soit difficile à évaluer, on le sait depuis longtemps. En 1950, Gloria Mc Connaughy se désolait de constater que « des auteurs divers, utilisant des citations sélectionnées, ont assuré que Darwin était bien ou n'était pas du tout social-darwinien »². Une génération plus tard John C. Greene s'effare, dans une nouvelle synthèse, du large spectre de positions affichées par une quinzaine d'auteurs : à un pôle, Marvin Harris (1968) présente un Darwin raciste, spencérien et défenseur de la lutte compétitive entre les individus, les races et les nations, comme moteur du progrès ; à l'autre pôle, Derek Freeman (1974) voit en Darwin un adversaire de Spencer, le penseur d'une histoire dans laquelle les adaptations comportementales prennent le pas sur

1. 15 février 1869. Marx-Engels, *Correspondance*, Tome X, 1984, p. 25.

2. G. Mc Connaughy, « Darwin and Social Darwinism », *Osiris*, 9, 1950, p. 398.

l'hérédité, une fois l'homme apparu par sélection naturelle ³. Depuis cet article, l'expansion de « l'industrie darwinienne » (Michaël Ruse) a encore accru l'éventail des opinions et leur polarisation ⁴.

C'est que Darwin inclut dès 1838, l'espèce humaine dans le processus de la transmutation en affirmant son ascendance animale. Il s'agit même de la principale espèce dont il tentera, trente ans plus tard, de reconstituer l'évolution avec un minimum de vraisemblance. La plupart des cas de spéciation qu'il présente ailleurs sont, écrit-il, des « exemples imaginaires », sauf pour les espèces domestiquées dont les généalogies dévoilent le potentiel de variabilité, à côté des procédés de sélection ⁵. Les concepts élaborés pour rendre compte de l'évolution du vivant devaient être utilisés pour comprendre la phylogenèse de l'homme. Mais Darwin dégagea, avec l'apport du co-découvreur de la sélection naturelle, Alfred Russel Wallace, la sociabilité inhérente à l'espèce humaine en tant que facteur adaptatif préservé par les mécanismes des sélections sexuelle et naturelle.

Je me propose ici d'analyser cette entreprise en m'attachant aux opinions de Darwin en matière de race. Sur ce plan, il convient de distinguer plusieurs niveaux, de valeur et d'intérêt inégaux, correspondant à des étapes distinctes d'élaboration de son travail, étapes périodiquement reprises et réévaluées par lui-même.

1) Par son milieu (*Whig*, non-anglican, ouvert aux Lumières et associé à la révolution industrielle) et par conviction, Darwin condamnait l'esclavage. Lors de sa circumnavigation sur le *Beagle*, la seule querelle qui l'opposa au commandant FitzRoy concerna l'abolition décidée par l'Angleterre en 1834 ⁶. A quoi on doit ajouter plusieurs aperçus favorables aux Noirs dans ses écrits : éloge appuyé d'un lieutenant noir, « l'homme le plus poli et le plus obligeant » jamais rencontré ; ironie à propos du racisme paternaliste et candide ; portrait bienveillant d'un mulâtre, guide et ancien esclave... En outre, il souligna son amitié à Edimbourg (en 1827-28) avec un empailleur

3. John C. Greene, « Darwin as Social Evolutionist », *Journal of the History of Biology*, 10, 1977, pp. 1-30.

4. Les archives alimentent la polémique. Cf. Richard Weikart, « A Recently Discovered Darwin Letter on Social Darwinism », *Isis*, 1995, 86, pp. 609-611.

5. L'expression « exemples imaginaires » se trouve dans *L'Origine des espèces*, 6e éd., trad. Barbier, 1880, rééd. La Découverte, 1989, p. 137.

6. Ch. Darwin, *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, rééd. 1982, vol. I, p. 30. Quittant le Brésil il écrit : « je remercie Dieu de n'avoir plus à visiter un pays à esclaves » et décrit plusieurs scènes de maltraitance et de torture (*Voyage*, vol. II, pp. 290-291). Cf. aussi *Autobiographie*, trad., Belin, 1985, pp. 57-58.

d'oiseaux noir, « homme très plaisant et intelligent »⁷. Il écrit cela après deux épisodes qui modifient négativement la vision des Noirs en Grande-Bretagne : la guerre de Sécession dans laquelle Darwin prend partie pour le Nord contre certains de ses soutiens locaux et la révolte de 1865 en Jamaïque durement réprimée par le gouverneur anglais⁸. Sans attribuer une valeur antiraciste aux notations publiées, il paraît difficile d'affirmer, comme Yvette Conry, que Darwin s'inscrit dans la configuration anthropologique de la typologie raciale à fondement crâniométrique. En revanche, son anglo-centrisme spontané fait de l'Angleterre l'aune des nations et le berceau des valeurs qui doivent servir d'étalon universel.

2) Lors de ses séjours en Argentine et en Australie, Darwin constate les pratiques d'anéantissement des indigènes par les colons. Horrifié, il décrit ce qu'il nomme une « guerre d'extermination » menée contre les Indiens des Pampas et contre les Aborigènes : « Qui pourrait croire qu'à notre époque il se commet autant d'atrocités dans un pays chrétien et civilisé ? »⁹. Il retranscrit cependant des justifications de colons qui prétendent la cohabitation impossible et reprend la vision naturaliste classique de la guerre dans la nature : « Partout où l'Européen porte ses pas, la mort semble poursuivre les indigènes [...] les variétés humaines semblent réagir les unes sur les autres de la même façon que les différentes espèces d'animaux, le plus fort détruit toujours le plus faible » (*Voyage*, II, p. 224). Ce fatalisme mêlé de tristesse et de dégoût se rencontre dans d'autres relations de voyageurs et Darwin reprend ce thème dans la *Descendance de l'homme* (trad. Barbier, 1880, pp. 198-210). Il en fait alors un exemple de disparition des formes intermédiaires entre le primate ancêtre et l'homme actuel. A. R. Wallace, séjournant en Indonésie, constata de même « l'extinction de toutes les races inférieures et peu développées sous le rapport intellec-

7. *Voyage*, I, pp. 7 et 83-84, II, p. 279. *Autobiographie*, p. 36. *La descendance de l'homme*, rééd. 1981, vol. I, p. 195.

8. Sur la vision des Noirs en Grande-Bretagne, lire Douglas A. Lorimer, *Colour, Class and the Victorians : English Attitudes to the Negro in the Mid-nineteenth Century*, Leicester U. P., 1978. Ce livre marxiste évite l'écueil de l'histoire purement intellectuelle et rectifie celui de William B. Cohen, *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs* (1980), Gallimard, 1981.

9. Ch. Darwin, *Voyage d'un naturaliste autour du monde* (1845), trad. Barbier, 1875, rééd. Maspéro, 1982, vol. I, p. 113.

tuel »¹⁰. Soulignons cependant que Wallace changera complètement de point de vue et prendra la défense des colonisés à partir de 1880¹¹.

3) Le cas des Fuégiens ramenés en Terre de Feu par le *Beagle* est crucial car il signe la rencontre avec le « sauvage » contemporain, traité comme un fossile vivant de l'humanité, une relique de l'évolution : « Je ne me figurais pas combien est énorme la différence qui sépare l'homme sauvage de l'homme civilisé... »¹². Mais, contrairement à ce que l'on dit, cette expérience a des aspects très contradictoires. Sur le navire, Darwin est d'abord frappé de leur proximité avec les Européens et il le soulignera quarante ans plus tard : « On range les Fuégiens parmi les barbares les plus grossiers ; cependant, j'ai toujours été surpris, à bord du vaisseau *Le Beagle*, de voir combien trois naturels de cette race, qui avaient vécu quelques années en Angleterre et parlaient un peu la langue de ce pays, nous ressemblaient au point de vue du caractère et de la plupart des facultés intellectuelles »¹³. Cette perfectibilité attestée amortira le choc de la vision des Fuégiens « sauvages », totalement nus, cruels et pilliers, pratiquant à l'occasion l'infanticide et le cannibalisme. De plus, Darwin peut comparer différents stades d'évolution des « primitifs » ; ainsi les Tahitiens lui paraissent bien plus avancés en raison de leurs institutions socio-économiques. De là le parallèle entre barbares/civilisés et nature/domestication en fonction du rôle de l'agriculture comme maîtrise des conditions d'existence et matrice d'un dispositif civilisationnel inspiré de Locke (propriété, droit coutumier, gouvernement et chef). Et lors d'un second passage en Terre de Feu, Darwin voit que des sentiments (la jalousie) et des règles sociales (l'échange) peuvent ordonner les comportements d'une tribu (*Voyage*, I, pp. 248-49). Comme Lamarck il pense que les habitudes peuvent modifier l'instinct mais complète ce mécanisme par celui, plus efficace, de la sélection des variations favorables à l'adaptation reproductrice. L'hominisation, pour Darwin, est l'histoire d'une espèce se domestiquant elle-même par renforcement des traits, spontanément apparus, qui assuraient sa survie (solidarité, soins mutuels, défense des faibles, échange de services...). Notons qu'il hésitera un temps à finan-

10. Alfred R. Wallace, *La sélection naturelle*, trad., Paris, 1870, p. 335.

11. Voir Jane R. Camerini, *The Alfred Russell Wallace reader*, Baltimore, 2002. En collationnant les écrits de Wallace sur les indigènes, Camerini montre combien ils deviennent « progressistes » et bienveillants. Wallace renoue avec le socialisme de type owenien de sa jeunesse vers 1879-80.

12. Darwin, *Voyage...*, I, p. 224.

13. Darwin, *La descendance de l'homme*, rééd. 1981, I, p. 67. Il ajoute que de nombreuses observations lui ont prouvé « combien leur esprit était semblable au nôtre » (p. 195).

cer l'éducation des Fuégiens lorsque l'amiral James Sullivan (ancien lieutenant sur le *Beagle*) le sollicitera pour aider des missions ; mais la lecture en 1867 de rapports sur les progrès réalisés sur place le fera changer d'avis.

Bref, si l'expérience des Fuégiens est centrale pour comprendre comment Darwin se persuade de l'existence d'une série dégradée de formes appartenant à l'espèce humaine, il conserve la conviction de la perfectibilité et du méliorisme social. La différence qui sépare le sauvage du civilisé est plus grande que celle qui sépare l'animal sauvage de l'animal domestique, mais c'est dû au fait « que l'homme est susceptible de faire de plus grands progrès » (*Voyage*, I, p. 224). D'autre part, il est convaincu que les conditions d'existence jouent un grand rôle quant à l'apparence et aux mœurs d'un groupe humain. Quand on lui présente au Chili des Indiens élancés et beaux, excellents cavaliers, commerçant avec les colons, en lui disant qu'ils sont d'une autre race que les Fuégiens, il se rend compte rapidement qu'il s'agit de la même population que « le froid, le manque d'aliments et l'absence absolue de toute civilisation ont rendu hideuse » en Terre de Feu (*Voyage*, I, p. 79). En outre, on ne trouve pas chez Darwin une obsession des traits héréditaires, physiques ou mentaux, que les anthropologues voyaient à la racine des différences insurmontables entre groupes humains. L'article cité de John C. Greene montre que même ses notes et carnets ne renferment pas ces considérations.

4) Dans *L'Origine des espèces* (où l'homme est absent sauf une phrase programmatique), Darwin innove sur deux plans quant à l'idée de variété (ou race) biologique. D'une part, son concept de variation installe l'écart ou la diversité chez les individus et en chacun de leurs caractères : « On peut donner le nom de *différences individuelles* aux différences nombreuses et légères qui se présentent chez les descendants des mêmes parents [...]. Nul ne peut supposer que tous les individus de la même espèce soient coulés dans le même moule »¹⁴. D'autre part, il conçoit la variété (ensemble d'individus partageant des variations qui les distinguent du reste de l'espèce) non plus comme un type figé mais comme un groupement provisoire de variants qui doit s'isoler (géographiquement ou physiologiquement) pour diverger par sélection, selon la pression démographique et son adaptation aux niches éventuelles. Le néo-darwinisme en a tiré les conséquences. Ernst Mayr parle de rupture entre une pensée typologique de l'espèce et une pensée populationnelle et statistique. Quant à l'antiracisme savant, il a adopté

14. C. Darwin *L'Origine des espèces*, 6e éd. trad. Barbier, 1880, La Découverte, 1989, p. 87. Dans la suite, nous citons cet ouvrage sous l'acronyme *O. E.*

le slogan « tous parents, tous différents » pour cristalliser la variabilité intraspécifique.

5) La théorie de la sélection des variations individuelles selon leur utilité pour la survie et la reproduction n'expliquait pas l'apparition de certains instincts des animaux sociaux. Comment comprendre l'existence d'ouvrières stériles chez les hyménoptères, c'est-à-dire la transmission héréditaire d'une aptitude à ne pas se reproduire directement ? Après bien des recherches, Darwin conçoit l'idée de sélection de groupe : « la sélection s'applique à la famille aussi bien qu'à l'individu »¹⁵. Un trait utile à l'ensemble d'une variété est sélectionné même s'il apparaît défavorable à certaines de ses composantes ; dans ce cas sont triées les femelles fécondes qui se révèlent aptes à reproduire les castes différenciées qui composent le groupe et assurent sa survie dans les meilleures conditions. C'est cette conception neuve que Darwin appliquera à l'homme : les tribus qui comprenaient plus d'individus « aptes à s'entraider ou à se sacrifier au bien commun » l'ont emporté sur les autres, même si leurs membres les plus dévoués sont morts sans laisser de descendance afin d'assurer la survie collective ; leurs « vertus » altruistes ont pu se maintenir et même se répandre grâce aux autres membres de la tribu qui les possédaient par proximité parentale et à qui le sacrifice permit une plus vaste progéniture¹⁶.

En enrichissant son concept de sélection, Darwin accomplit une opération ambiguë. D'une part il souligne combien la lutte pour l'existence doit être comprise « dans le sens large et métaphorique » de relations mutuelles de dépendance entre les organismes, favorisant le succès reproducteur¹⁷ ; les formes de sociabilité qui contribuent à la survie de certaines espèces animales constituent ainsi un avantage sélectif sans cesse renforcé. D'autre part, si l'évolution favorise dans le cas humain « les facultés morales » d'entraide et de sympathie, elle peut aussi expliquer la guerre : les tribus développent les instincts sociaux de leurs ancêtres anthropoïdes en punissant les atteintes à l'harmonie du groupe mais encouragent la violence collective vis-à-vis des autres groupes moins favorisés sur le plan des sentiments communautaires.

15. Darwin, *L'Origine des espèces*, *ibid.*, p. 352. La sélection de groupe ne fut élaborée qu'en 1856-57 et il est possible que Darwin différa la publication de sa théorie à cause de cette difficulté.

16. Darwin, *La descendance de l'homme*, 2e éd., trad. Barbier, 1881, rééd. en fac-similé, éd. Complexe, Bruxelles, 1981, pp. 141-143. Dans la suite de l'article nous citons cette traduction sous l'acronyme *D. H.*

17. Darwin, *L'Origine des espèces*, 6e éd., *op. cit.*, pp. 108-109.

Car il fallait à la fois expliquer l'universalité de l'altruisme et l'aptitude à lutter contre les prédateurs ou les ennemis. Et, sous ce rapport, les populations humaines pouvaient diverger en étant inégalement dotées.

6) Dès qu'il conçoit la sélection naturelle (1838) Darwin ne fait pas d'exception pour l'homme. Il ouvre des Carnets « sur la morale et les mœurs » dans lesquels il expose des convictions matérialistes et rode des arguments contre la création surnaturelle. Mais il délaisse ces spéculations et ne décide de publier sur l'homme qu'en 1867, suite à un article de Wallace énonçant une idée originale : la sociabilité humaine est un trait sélectionné à cause des avantages qu'elle a procurés mais, en s'enracinant, elle a libéré les groupes humains des contraintes de la sélection naturelle et a permis aux qualités d'ordre psycho-moral de s'imposer comme facteur de survie et d'expansion. L'humanité passe un cap quand elle peut « s'affranchir de la sélection naturelle » grâce « aux sentiments supérieurs de sympathie et de moralité »¹⁸. L'idée de solidarité est ainsi conçue comme résultante et émancipation de la sélection naturelle, puisque celle-ci a favorisé dans la lutte pour l'existence les groupes unis et solidaires qui, du fait de cette cohésion, ont poursuivi leur adaptation aux conditions les plus diverses en se libérant de leurs poids. Mais ne faut-il pas craindre désormais un affranchissement total qui menacerait l'élite de l'espèce par un taux de reproduction galopant des « inférieurs » et des inaptes, comme l'écrivent d'autres auteurs dans ces années 1860 ?

Car, lorsqu'il reprend ses notes sur l'espèce humaine, Darwin doit tenir compte d'une vaste littérature appliquant à l'humanité les conceptions exposées dans *L'Origine*. Schématiquement on peut distinguer les naturalistes, plutôt concernés par l'hominisation (Wallace, Lyell, Huxley, Lubbock), et les essayistes qui proposent des versions ethno-sociales de la théorie darwinienne (Spencer, Bagehot, Greg, Page, Galton, Tylor, McLennan). Darwin les lit tous et les annote scrupuleusement selon sa méthode de travail qui est en grande partie compilatrice. Mais les points de vue de ces auteurs divergent. Bagehot vante le métissage racial comme un moyen de créer de la « variabilité bénéfique » et décrit le progrès comme « une exception rare et occasionnelle ». Alors que Greg réclame que « la paternité devienne un droit et une fonction réservée à l'élite sociale ». Darwin jouera de ces écarts en fonction de son objectif principal : démontrer l'ascendance animale de l'homme. Car, avec *La descendance de l'homme* (1871 et 1874) et *L'expression des émotions* (1872), publiée à part à cause de sa

18. A. R. Wallace, in *Anthropological Review*, mai 1864. L'article est traduit par Ch. Letourneau dans *La pensée nouvelle*, 15 septembre 1867, pp. 178-80.

longueur, il se donne « deux objets distincts : le premier de démontrer que l'espèce n'a pas été créée séparément, et le second que la sélection naturelle a été l'agent modificateur principal, bien qu'elle ait été aidée par les effets héréditaires de l'habitude, et un peu par l'action directe des conditions ambiantes » (*D. H.* p. 62). S'il mentionne d'autres thèmes, tels que la valeur à attribuer aux différences entre les races (p. xxiv), on va voir qu'il sont subordonnés aux deux premiers.

Soulignons d'abord que Darwin n'accorde pas le même statut épistémologique à *L'Origine des espèces* et à *La descendance de l'homme*. Il définit le premier comme « un long raisonnement » (*O. E.* p. 542), c'est-à-dire l'exposé rigoureux d'une théorie articulant cinq concepts essentiels (variation, hérédité, pression démographique, lutte pour l'existence, adaptation), puis sa mise à l'épreuve des données et des savoirs accumulés dans les principaux champs des sciences naturelles. La conclusion de *La descendance* est d'une tout autre nature : « J'y ai émis beaucoup d'idées d'un ordre spéculatif. On finira sans doute par reconnaître que quelques unes sont inexactes ; mais dans chaque cas, j'ai indiqué les raisons qui m'ont conduit à préférer une opinion à une autre » (*D. H.* p. 663). Il est contraint de se référer à la littérature anthropologique qui n'a pas le même statut que le savoir biologique réorganisé dans *L'Origine*, sans avoir les moyens de trancher. Il choisit surtout ce qui valide sa thèse que l'homme descend de quelque forme préexistante et qu'il n'est qu'un rameau du buisson arborescent de la vie.

Le point le plus délicat concerne la controverse entre monogénistes et polygénistes. On oublie que l'idée d'une origine différenciée des races (ou des espèces) humaines, si elle a été formulée au sein de la pensée théologique (races déchues, lignées séparées issues de Sem, Cham et Japhet, création pré-Adamite), n'a été puissante qu'au XIX^e siècle lorsque des naturalistes et des anthropologues s'en emparèrent avec des visées diverses. Du côté des monogénistes, après Buffon et Linné, on a Blumenbach, Cuvier, Prichard, Quatrefages, Godron et Waitz. Parmi les polygénistes, on compte Virey, Bory, Carus, Broca, Pouchet ; aux Etats-Unis, Morton, Nott et Gliddon ; en Grande-Bretagne, H. Smith, Knox ¹⁹, Crawford, J. Hunt et l'*Anthropological Society* qui refusaient la sélection naturelle incompatible avec leur polygénisme. Le racisme est également réparti. Louis Agassiz, chrétien et fixiste acharné, envisage une création séparée des races humaines et abhorre les « nègres ». Pour Darwin, les groupes humains ont tous un

19. Un exemple entre cent : Robert Knox affirme que « dans l'histoire humaine la race est tout », *The Races of Man*, 1850, p. 411.

ancêtre commun car le transformisme suppose le monogénisme généralisé : « Les naturalistes qui admettent le principe de l'évolution [...] n'éprouvent aucune hésitation à reconnaître que toutes les races humaines descendent d'une souche primitive unique » (*D. H.* pp. 192-93). Dans ce cadre, il suggère de négliger la définition de la race et la caractérisation des races. Il note, chez treize auteurs (dont Kant), l'incapacité à s'accorder sur le nombre des races humaines (l'écart va de 2 à 63). Ceci « prouve que ces races se confondent les unes avec les autres, de telle façon qu'il est presque impossible de découvrir des caractères distinctifs évidents qui les séparent les unes des autres » (p. 191).

Il constate de même l'absence opportune de consensus sur la classification des facultés mentales (*D. H.* pp. 68-69). Citant la distinction entre dolichocéphale et brachycéphale (selon la forme des crânes), il ajoute, en accord avec son concept de variation : « toutefois il n'y a rien là d'absolu, car cette forme varie, même dans les limites d'une même race » (p. 24). Face aux assurances de l'anthropologie physique, il veut bien croire qu'il existe « un rapport intime entre le volume du cerveau et le développement des facultés intellectuelles » (p. 55) mais affirme : « personne ne peut supposer que l'intelligence de deux animaux ou de deux hommes quelconques puisse être exactement jaugée par la capacité de leur crâne » (p. 54). Le cas des insectes sociaux associant un système nerveux minuscule à des instincts et des aptitudes variés « prouve qu'une très petite masse absolue de substance nerveuse peut développer une très grande activité mentale » (*ibid.*). Darwin doit à la fois jeter une multitude de ponts entre l'homme et les animaux, et prendre en compte les écarts que l'évolution n'a cessé de creuser.

On peut dire ainsi que Darwin explore un point de vue éloigné du racisme biologique tout en acceptant la supériorité de certaines races sur d'autres. Expliquons cette contradiction. Comme, d'après sa théorie, les variétés sont des espèces commençantes et les espèces des variétés temporairement fixées, et comme une population n'est pas constituée par une essence mais par une somme de variations autour de moyennes, il est de « peu d'importance » ou « fort indifférent » (*D. H.* pp. 197-98) de parler de races ou sous-espèces à propos de variétés qui possèdent plus de ressemblances (corporelles et mentales) que de différences et, surtout, « se confondent l'une avec l'autre » (p. 197). D'autant que Darwin repère dans les conduites, passées et présentes, des populations « une similitude étroite de l'esprit de l'homme, à quelque race qu'il appartienne » (p. 631). *En même temps*, il explique l'absence de formes intermédiaires entre les grands singes et l'homme actuel par l'extinction d'espèces ou de variétés au cours de l'hominisation. Cette extinction,

phénomène « très complexe » (p. 210), est comparable aux anéantisissements constatés lors du voyage, de sorte que « dans un avenir assez prochain, si nous comptons par siècles, les races humaines civilisées auront très certainement exterminé et remplacé les races sauvages dans le monde entier » (p. 170). Il sait d'ailleurs que le contact, même bienveillant, suffit à détruire involontairement par la contagion et les infections (p. 202). Darwin dit aux adversaires de l'évolution : les interruptions dans la série des hominidés que vous invoquez comme preuve d'une absence d'ascendance animale sont l'effet d'un processus d'extinction des formes intermédiaires qui ressemble à ce qui se passe aujourd'hui, devant vous et par votre action.

Quant aux différences apparentes entre les races (couleur de la peau, chevelure, traits du visage...), pour lesquelles l'anthropologie physique élaborait des dizaines d'outils métriques, Darwin en fait un héritage de la sélection sexuelle, c'est-à-dire du tri de certains caractères utiles dans la lutte des mâles pour conquérir les femelles ou pour être choisis par les femelles. Or cette sélection explique aussi les différences dans les caractères sexuels secondaires entre mâle et femelle (pilosité, stature, voix et conduites...). Autrement dit, Darwin ne privilégie pas le jugement normatif sur ces caractères, il ne les emprisonne pas dans une axiologie surplombante même si leur sélection a pu s'accompagner de la distribution différentielle, entre les groupes ou entre les sexes, de traits adaptatifs distincts. Ainsi les femmes diffèrent des hommes « par une tendresse plus grande et un égoïsme moindre » (en raison de l'obligation de s'occuper des petits) mais elles sont plutôt inférieures quant aux « qualités mentales » à cause des efforts incessants fournis par les mâles pour assurer la survie de leurs familles (*D. H.* pp. 616-618) ²⁰.

7) *L'Expression des émotions* montre que le biologiste peut être plus éloigné du racisme que l'ethnologue. Darwin y décrit l'universalité de l'expression faciale des émotions, le « fait que les principales expressions humaines sont les mêmes dans le monde entier » (*E. E.* p. 387). Ceci valide l'unité du genre humain quand l'anthropologie définit des critères de distinction entre races à partir de traits possédés par les uns et impossibles à acquérir par les autres. Darwin est pionnier quant à l'existence de réflexes chez le nouveau-né ou au rôle de la communication non-verbale dans la socialisation, et ses conclusions

20. Le passage le plus « raciste » et eugéniste de *La Descendance de l'homme* provient d'une citation de Greg qui oppose l'Irlandais « malpropre » et prolifique à l'Écossais « frugal, prévoyant, intelligent » et se mariant tard, en bref les Celtes aux Saxons (p. 150).

sont confirmées²¹. Ce qui varie selon les cultures, ce sont les règles sociales d'expression des émotions et les conditions de déclenchement éventuel. Darwin avait déjà souligné « la ressemblance qui existe entre les hommes appartenant à toutes les races, relativement aux goûts, au caractère et aux habitudes » (*D. H.*, p. 195). Mais l'universalité des expressions implique leur innéité et leur hérédité, conviction naturaliste mal vue des partisans de l'idée que tout ce qui a trait aux relations sociales résulte d'apprentissages modelés par la culture. Des ethnologues culturalistes ont donc voulu relativiser à l'extrême les expressions de la peur, de la colère ou de la joie et ainsi attribuer aux différents peuples des conduites incomparables. Au nom du refus de l'origine biologique des phénomènes humains, on cherche partout des différences jusqu'à les rendre identitaires et exclusives. Or Darwin souligne que sa thèse « fournit un nouvel argument en faveur de l'opinion d'après laquelle les diverses races humaines descendent d'une seule et même souche, d'un ancêtre primitif qui devait avoir des organes à peu près semblables à ceux de l'homme, et une intelligence presque aussi grande, antérieurement à l'époque où ces diverses races commencèrent à se constituer » (*E. E.* p. 387).

Toutefois l'effort inclusif de Darwin pouvait être discuté, à l'intérieur du camp transformiste, sur un point fondamental : en faisant surgir plus ou moins tôt la séparation raciale dans l'évolution humaine, on enracinait fortement ou non les différences. Ainsi Ernst Haeckel (1834-1919) défend une classification raciste et polygéniste comme l'indique son « Tableau taxinomique des douze espèces et des trente-six races humaines »²². Il s'agit d'un polygénisme secondaire, postérieur à la descendance commune, et d'une taxinomie dans laquelle la linguistique comparée fournit les critères principaux. Haeckel ajoute des considérations destinées à justifier « l'extinction totale » de vastes groupes humains : « Nul peuple aux cheveux crépus n'a eu de véritable histoire » (p. 516) ; chez les Hottentots, « le langage est caractérisé par des gloussements et des claquements particuliers à la langue » (p. 520). Ce type d'assertions joua son rôle dans la colonisation allemande en Afrique qui s'accompagna de mesures strictes de ségrégation (interdiction du métissage à partir de 1905), d'épuration ethnique et même d'un

21. Lire Paul Ekman (ed.), *Darwin and Facial Expression*, 1973 ; P. Ekman, « L'expression des émotions », *La recherche*, 117, déc. 1980, pp. 1409-1415.

22. E. Haeckel, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles*, trad. de Charles Letourneau sur la 7^e éd. (1878), 1922, pp. 518-519. La première édition (1868) paraît avant *La descendance de l'homme* mais Haeckel accentuera son polygénisme sans affronter les réflexions de Darwin.

génocide (dans le cas des Herreros en 1904). Haeckel co-fonda la Ligue pangermaniste avec Carl Peters, le principal théoricien allemand de la colonisation. Nous avons essayé de montrer que Darwin est éloigné des deux images contradictoires que l'on esquisse de lui : soit le pourvoyeur de la raciologie biologique qui mènerait directement à Hitler, soit l'initiateur d'un antiracisme *per se*, qui se déduirait de sa théorie. Il avait son propre agenda : inclure l'homme dans la descendance commune et donc travailler à son propos les concepts mis en oeuvre par sa théorie de l'évolution. Son approche était à la fois distincte de l'anthropologie soucieuse de mesurer les hiérarchies raciales stéréotypées et de l'égalitarisme universel *a priori* des individus. En cohérence avec son point de vue populationnel et démographique, il s'inquiéta du différentiel reproductif entre les groupes humains et admit le principe eugénique (avant le baptême par Galton en 1883), tout en finissant par le déclarer moralement impossible car conduisant à un recul éthique de l'humanité. Car le darwinisme ne possède pas intrinsèquement une seule signification socio-politique et, au cours de l'histoire, on a pu l'accommoder à des lectures idéologiques contradictoires. La meilleure façon de contrer les usages sociaux du darwinisme n'est pas d'en nier en bloc la possibilité, ni d'en privilégier *un* qui serait plus « vrai » que les autres mais de les explorer tous et de les faire travailler, dans leurs contextes spécifiques, avec leurs protagonistes et leurs argumentaires. D'ailleurs la gêne vis-à-vis de l'analyse fine de la pensée darwinienne se lit dans deux erreurs courantes des études contemporaines de l'idée de race dans les sciences et leur histoire.

La première erreur consiste à croire que la biologie actuelle a invalidé la notion de race pour notre espèce. Elle aurait récusé cet imaginaire biologique, cette construction léguée par la science du XIX^e siècle. Rien n'est plus faux. Citons deux grands représentants de la synthèse moderne. Théodosius Dobzhansky discute le nombre des races humaines en précisant « qu'une classification raciale devrait idéalement tenir compte de tous les traits génétiquement variables » (*Génétique et processus évolutif*, 1970, Flammarion, 1977, p. 347)²³. Ernst Mayr écrit sur l'espèce humaine : « Il ne fait aucun doute qu'il existe des caractéristiques raciales. Plus longtemps deux races ont été séparées, plus grandes sont en général leurs différences génétiques » (*Qu'est-ce que la biologie ?*, 1997, Fayard, 1998, p. 258). Pour prouver la récusation

23. Voir aussi, de Dobzhansky, *L'homme en évolution*, Flammarion, 1966, pp. 291-327, et *L'hérédité et la nature humaine*, Flammarion, 1969, pp. 83-117. Ces deux ouvrages discutent longuement plusieurs classifications raciales.

tion de l'idée de race, on cite les symposiums organisés par l'Unesco. Là encore, c'est inexact. Ouvrons le plus récent d'entre eux, *Racisme, science et pseudo-science*, Unesco, 1982. L'article du généticien Eviatar Nevo (pp. 77-95) traite de « l'évolution des races humaines » (sous-titre, p. 84) et recommande de se tenir « loin des idéologies fausses qui prétendent que les races n'existent pas ou célèbrent au contraire la pureté raciale » (p. 86). La race, comme ensemble mendélien, se définit par les différences de fréquence génique qui caractérisent des groupes en fonction d'un isolement géographique ancien ou d'une endogamie persistante. Les études sur la phylogénèse des populations, à partir de la mesure de la distance génique (Cavalli-Sforza, Bodner, Edwards, Nei...), permettent de fixer les époques de séparation : « les trois principales races de l'espèce humaine sont distinctes depuis 50 000 à 100 000 ans au moins. La première divergence évolutive remonte à 120 000 ans environ et s'est opérée entre les négroïdes et le groupe formé par les caucasoïdes et les mongoloïdes, ces deux dernières races ayant divergé il y a environ 60 000 ans » (p. 89).

Naturellement, beaucoup de thèses du racisme scientifique ont été liquidées, notamment la hiérarchie des races, le déterminisme biologique rigoureux, la classification typologique et l'essentialisme qui lie un individu à sa race. Les généticiens actuels soulignent que les populations sont très étroitement apparentées et que, si elles diffèrent dans les valeurs moyennes de divers traits, leurs courbes de variations se recoupent amplement car le taux de variation génétique chez les individus humains est très faible. Comme l'avait pressenti Darwin, « étant donné que nous partageons tous un ancêtre commun relativement récent [...] les différences génétiques liées à la race [...] sont en réalité très peu nombreuses, et l'incidence de notre faible taux de variation génétique se répartit de manière plutôt uniforme à travers toutes les races » (James Watson, *ADN. Le secret de la vie*, Odile Jacob, 2003, pp. 268-69).

Le malentendu relève d'une illusion intéressée : les sciences sociales ont pensé s'exonérer de leurs propres responsabilités dans l'eugénisme, le racisme colonial et les génocides en insistant sur le fondement biologique (devenu imaginaire). On aboutit à une cascade de paradoxes. Des intellectuels français ont voulu croire que les biologistes avaient détruit l'idée de race afin de se persuader que le racisme, pur préjugé et construction intellectuelle, allait disparaître en perdant sa légitimation. Mais devant la résurgence du racisme, parfois sous des formes inédites ou chez les ex-racisés, ces intellectuels dépités en viennent à le caractériser comme un invariant anthropologique. Ils rejoi-

gnent sans le savoir l'approche sociobiologique qui fait de la xénophobie (premier étage de l'attitude raciste) un trait universel hérité de nos ancêtres, en raison de son utilité en terme de survie vis-à-vis des ennemis éventuels ou de l'étranger menaçant. Inversement, les généticiens qui ont conservé l'idée de race peuvent mieux disqualifier le racisme en exposant les erreurs et sophismes des idéologies discriminatoires qui prétendaient s'appuyer sur la biologie. Comment s'assurer que la diversité entre populations est secondaire par rapport à la diversité des individus de chaque population si l'on ne cerne pas des « populations » à comparer ? Lewontin a calculé, en se fondant sur la fréquence de 17 gènes polymorphes au sein de diverses tribus, nations et races, qu'en moyenne 85% de toute la diversité génétique humaine se situe entre les individus appartenant à la même nation ou tribu. Il en conclut que « si, après un grand cataclysme, seuls les Africains noirs restaient en vie, l'espèce humaine conserverait 93% de sa diversité génétique totale, quoique l'espèce aurait une couleur plus foncée »²⁴.

Mais rien n'est simple car cette conclusion de Lewontin peut heurter l'autre argument biologique de l'anti-racisme, celui qui, faisant de chaque individu un être unique et différent, insiste sur la préservation de l'ensemble du fonds génique dont dispose l'espèce humaine afin de conserver son potentiel de variabilité. Car si on nie la distance biologique entre les groupes, ceux-ci deviennent interchangeables et peu importe s'ils sont détruits, indépendamment de toute considération morale. Il restera toujours assez de diversité génétique. En revanche, si on souligne les différences entre individus et, par extension, entre populations, il devient important de préserver la biodiversité humaine. Contre l'uniformité sous-entendue par l'équivalence, la pluralité devient un réservoir d'adaptabilité future. Il existe certes un racisme différentialiste mais l'indifférentisme racial peut faire accepter l'élimination des mêmes en surnombre, inutiles socialement et... biologiquement.

Passons à la seconde erreur qui consiste à poser une histoire « évolutionniste » du racisme dans laquelle se succèdent des périodes appréhendées comme des totalités hégéliennes. Au racisme scientifique du XIX^e siècle, justifiant la colonisation, la ségrégation ou les génocides, aurait succédé, après 1945, un démontage minutieux opéré par une coalition de disciplines. En fait, le racialisme fondé sur l'origine séparée des lignées précède le XIX^e siècle (Blaise Pascal notait : « Les Suisses s'offensent d'être dits gentilshommes, et prouvent leur roture de race pour être jugés dignes de grands emplois », *Pensées*-

24. Cit. dans *La Recherche*, 302, octobre 1997, p. 67.

305, éd. Brunschvicg). Quant à la réflexion naturaliste sur les races qui se développe après Linné, elle est parcourue de débats et de controverses souvent riches et argumentés, mais de façon très inégale selon les disciplines qu'il faut impérativement discriminer (systématique, anatomie, phrénologie, physiologie, biogéographie, anthropologie, etc.). Sur cet ensemble, les contextes politiques et les affrontements sociaux ou diplomatiques ont joué un rôle tel que toute histoire purement intellectuelle du racisme manque son objet, mais, là encore, le rôle diffère selon les périodes, les pays et les individus. Après 1945, on pourrait montrer que le racisme a perduré chez des psychologues anglo-américains, la classification raciale chez des anthropologues français et l'eugénisme chez de nombreux biologistes.

Deux brèves illustrations. On se focalise en France sur quelques auteurs, en réalité peu influents et mal lus. Ainsi, Vacher de Lapouge est présenté *ad nauseam* comme le prototype du « racialisiste socialiste » (P. A. Taguieff). Or la *Revue socialiste* a démoli d'emblée l'œuvre de Lapouge : « Il est antiscientifique, dans l'état de la science anthropologique, de conclure la supériorité ou l'infériorité des individus ou des races du simple fait que les unes ou les autres possèdent un degré de plus ou de moins dans l'indice encéphalique, un peu plus ou un peu moins de pigment dans les cellules profondes de l'épiderme, et de déduire toute la psychologie des peuples, toute l'histoire et toute la sociologie des vertus secrètes de la longueur et de la largeur du crâne, de la coloration brune ou blonde des cheveux et de la peau »²⁵. Claux ajoute que l'anthropotechnique conduit « à l'extermination plus ou moins directe des victimes actuelles d'une oppression séculaire », alors que l'éducation et une autre organisation économique les affranchiraient. A l'autre pôle, des idéologues de la hiérarchie raciale pouvaient exposer des points de vue contraires et des recherches opposées. L'anthropologue Eugène Dally, disciple de Broca et polygéniste, se corrige lui-même, dans la même encyclopédie, en fonction des études qu'il résume. Relatant des enquêtes sur les effets du métissage, il conclut une première fois que « rien ne vient prouver que les croisements ethniques sont nécessairement fatals à l'humanité ». Six ans plus tard de nouvelles études le conduisent à souligner « le danger en plusieurs cas des croisements ethniques »²⁶. Une problématique certes

25. Léon Claux, « Du sélectionnisme optimiste au sélectionnisme pessimiste », *La Revue socialiste*, 151, juillet 1897, pp. 58-69, cit. p. 60. Présenter Lapouge comme un darwinien, c'est épouser sa propre présentation fallacieuse.

26. A. Dechambre (éd.), *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, articles « Métis » (2 série, t. 7, 1873) et « Croisements » (1 série, T. 23, 1879).

fausse mais appelée à une longue postérité, déjà conflictuelle et en partie surdéterminée par l'expansion coloniale ou l'immigration.

Enfin, nous manquons d'une histoire des arguments antiracistes développés entre Linné et Haldane, ainsi que de travaux concernant les nuances, controverses, tensions ou contradictions propres aux différents protagonistes de l'étude « scientifique » de la race, comme je l'ai esquissé à propos de Darwin.